



André Durand présente

‘‘La surprise de l’amour’’ (mai 1722)

comédie en trois actes et un divertissement

de

MARIVAUX

pour laquelle on trouve un résumé

puis un commentaire.

Bonne lecture !

Résumé

Lélio, meurtri par une infidèle, résolu à ne plus voir de femmes, s'est réfugié à la campagne, dans une sorte d'ermitage. Son valet, Arlequin, abandonné également par une maîtresse volage, partage sa retraite, sinon la fermeté de son ressentiment. Cependant, les femmes manquent aux deux hommes, surtout à Lélio, qui aime tout des femmes, jusqu'à leurs défauts, surtout leurs défauts, leur légèreté d'esprit, leur étourderie. Jacqueline, servante de Lélio, et Pierre, jardinier de la comtesse qui habite la propriété voisine, voudraient se marier, mais ils craignent que l'humeur de Lélio ne s'oppose à leur projet, et ont besoin d'une petite subvention de leurs maîtres ; aussi mettent-ils leur espoir dans l'appui que la comtesse leur a promis. Celle-ci, accompagnée de Colombine, une femme de chambre rusée, vient rendre visite à Lélio pour se mettre d'accord sur cette union. Elle est fort froidement accueillie, et Lélio lui en découvre la raison ; mais elle n'a pas moins mauvaise opinion des hommes que lui des femmes : il leur reproche leur perfidie ; elle, qui est veuve, et qui garde le méchant souvenir qu'une malencontreuse expérience conjugale, les trouve inconstants, inconsistants, ridicules. Leur entrevue, toute hérissée de défis, de provocations et de pointes, n'a rien d'un duo d'amoureux, et devient même un affrontement. Ils se sont juré d'avance qu'ils ne s'aimeront pas, mais, pour leur ami, le baron, «ils viennent de se faire une déclaration d'amour l'un à l'autre, et le tout en se fâchant», ce qu'il dit à Colombine à qui il ne déplairait pas de «travailler à la conversion d'Arlequin», qui se jure même de le rendre amoureux. Le baron raconte à Lélio et à la comtesse l'histoire de Popilius, et les

enferme dans un cercle en leur disant qu'ils n'en sortiront pas avant d'être amoureux l'un de l'autre. Ils éclatent de rire, mais la semence est jetée dans leur cerveau.

À l'acte II, la comtesse fait dire à Lelio qu'elle préfère ne plus le voir ; ils s'écriront s'il le faut, pour régler le mariage de leurs gens. Lelio se déclare ravi d'une proposition qui va au-devant de ses vœux. Pourtant, ils se rencontrent en cherchant à s'éviter, s'écrivent des billets sous prétexte qu'il est inutile de se voir et qu'ils s'entendront mieux par écrit. Mais, faute de se comprendre, ils devront bien se voir pour s'expliquer. Colombine commente par-ci, interprète par-là, affole Arlequin par ses coquetteries, taquine Lelio sur son indifférence qui présente tous les symptômes d'une «*indifférence amoureuse*». Lelio analyse ses sentiments devant Arlequin, décide de partir, décide de ne plus partir, montre que le cœur lui «*démange*», comme le constate Arlequin, qui est plus clairvoyant que lui. Et voilà que la comtesse cherche son portrait, qui était dans une boîte qu'elle a perdue dans le jardin. De part et d'autre, on laisse échapper un demi-aveu involontaire.

Au début de l'acte III, Arlequin, gagné par les stratégies conquérantes de la délicieuse Colombine, met bas les armes. Mais, pour qu'elle l'épouse, il faut «*hâter l'amour de nos maîtres, il faut qu'ils se marient ensemble*». La comtesse querelle sa suivante sur l'amour prétendu de Lelio. Colombine, rusée, le nie, plaidant le faux pour que sa maîtresse sache le vrai, de son cœur qui s'ignore. Et, par le truchement du portrait égaré que l'amant irrésolu a retrouvé et gardé, renvoyant la boîte en prétendant qu'il n'a pas vu la miniature qu'il a en fait placée sur son cœur, la suivante et le valet amènent Lelio aux pieds de la comtesse, pour qu'ils doivent convenir que la plaisanterie du cercle de Popilius a produit son effet, qu'ils sont bien et dûment amoureux l'un de l'autre, cette passion sincère qui les surprend comblant leur entourage, et en particulier leurs serviteurs qui se marient.

La pièce se termine par un divertissement, dont sont chantés, par un chanteur et une chanteuse, deux couplets, alors que le troisième fournit à Arlequin une plaisante conclusion :

*« Si de chaque femme volage
L'amant allait planter des choux
Par la ventrebille ! je gage
Que nous serions condamnés tous
À travailler au jardinage. »*

Commentaire

Marivaux, qui allait écrire une "*Seconde surprise de l'amour*" (1727), et même plus tard, une troisième, avec "*Les serments indiscrets*" (1732), plaida, dans l'"*Avertissement*" qui servit de préface à cette dernière pièce, la diversité des intrigues dont on lui reprochait la similitude, et résuma en une phrase le sujet de la première comédie : «*Dans "La surprise de l'amour", il s'agit de deux personnes qui s'aiment pendant toute la pièce, mais qui n'en savent rien eux-mêmes [sic], et qui n'ouvrent les yeux qu'à la dernière scène.*»

Dans cette comédie contemporaine mais non réaliste, à l'allure primesautière, à la grâce spontanée, dont l'intrigue a une simplicité paradoxale, une construction arbitraire, dont les personnages étaient encore un peu grêles, un peu artificiels, après que les deux sexes se soient dressés l'un en face de l'autre dans un antagonisme d'une cruauté primitive, les deux derniers actes analysent, avec le véritable génie psychologique et la grande virtuosité verbale de cet auteur, qui y révéla d'emblée sa maîtrise, les réticences d'un amour qui s'ignore ou qui se combat lui-même, les aveux retardés par la pudeur, les paroles qui démentent les sentiments, la progressive disparition de toutes les résistances.

Fidèle au genre créé dans "*Arlequin poli par l'amour*", la pièce était plus approfondie, prétendait dire la réalité des sentiments. À ce propos, on peut se demander si, dans la scène entre Arlequin et son maître où, sous couvert de se dire l'un l'autre leur même mépris des femmes, l'un et l'autre ne sont pas tout prêts à s'aimer.

Deux nouveaux acteurs furent mis en vedette, Lelio, et surtout Silvia, la pièce ayant été composée pour la mettre en valeur.

Marivaux infléchit aussi la pièce dans un sens plus littéraire. Le dialogue, plus brillant, gagna en subtilité, et l'on y trouve des réflexions dignes de figurer dans les journaux de Marivaux ; ainsi la

protestation de la comtesse contre la situation faite à la femme dans la société par rapport à celle de l'homme : «*Oh, l'admirable engeance qui a trouvé la raison et la vertu des fardeaux trop pesants pour elle, et qui nous a chargées du soin de les porter : ne voilà-t-il pas de beaux titres de supériorité sur nous?*» (I, 7).

La féerie d'*'Arlequin poli par l'amour'* n'a pas entièrement disparu, mais elle s'est réduite à une figuration symbolique. En auteur dramatique avisé, Marivaux savait que l'esprit du spectateur a besoin de se reposer sur quelques images frappantes. La figure qu'il mit au centre de la pièce est celle du cercle de Popilius. Le baron, une sorte d'entremetteur ou de Méphisto, par un jeu apparemment gratuit mais en fait symbolique, enferme successivement Lelio et la comtesse, qui prétendent ne pas pouvoir se souffrir, dans un cercle magique d'où ils ne peuvent sortir que pour s'aimer. En en sortant précipitamment, ils avouent qu'ils aiment, car l'amour commence par se nier lui-même. Autour de ce premier couple, Marivaux en fit évoluer deux autres, celui d'un paysan et d'une paysanne, celui d'Arlequin et de Colombine. Le tout donne l'impression d'un jeu de miroirs devant lequel serait dansé un ballet géométrique. Par l'impression d'exquise généralité que produisent ces trois couples différents et tous réels, l'écrivain suggère que le jeu qui se passe sous les yeux du spectateur rejoint l'universel.

L'acte II, avec sa suite de courtes scènes charmantes, a toute la légèreté gracieuse d'un ballet. Par un jeu apparemment gratuit mais en fait symbolique, le baron enferme successivement Lelio et la comtesse dans un cercle magique d'où ils ne peuvent sortir que pour s'aimer.

On remarque dans le texte certaines tournures qui demandent une explication. Ainsi, quand, au début de la pièce, Lelio affirme haut et fort : «*Je ne veux plus faire l'amour !*», il veut dire qu'il ne veut plus entretenir avec les femmes le commerce de la parole, ne plus se laisser aller aux délices de conversations qui pourraient ouvrir sur des perspectives plus intimes. Quant à Arlequin et Jacqueline, ils ont de l'esprit sous leur jargon ; ils faussent même avec grâce leurs conjugaisons. On s'amuse de l'esprit dont Marivaux fit preuve : «*Il n'y a, mardi ! pas de livre qui ait tant d'esprit qu'une femme, quand elle est en corset et en petites pantoufles.*» Tandis que Lelio se récrie : «*Quand quelqu'un me vante une femme aimable, et l'amour qu'il a pour elle, je crois voir un frénétique qui me fait l'éloge d'une vipère, qui me dit qu'elle est charmante, et qu'il a le bonheur d'en être mordu.*» (I, 2), la comtesse soupire : «*Non, je n'aime point encore*», ce qui est d'une éloquence naïve, et Arlequin s'exalte : «*Vive l'amour, mon cher maître, et faites chorus, car il n'y a pas deux chemins : il faut passer par là, ou par la fenêtre.*» (III, 5). On remarque de fréquents emprunts au langage oral : «*Oui ; ta petite figure me revient assez.*» (II, 3).

La comtesse est l'une de ces jeunes veuves de Marivaux qui s'éprennent d'hommes d'un tempérament opposé au leur. Elle, qui est froide, qui ne concevait pas qu'elle pût aimer de nouveau, qui se croyait immunisée par le méchant souvenir qu'une malencontreuse expérience conjugale lui avait laissé, qui redoutait une déception, cède au sensuel Lelio.

Colombine, elle, s'amuse malignement des agitations de sa maîtresse, et les augmente, tout en poursuivant sa conquête d'Arlequin..

La pièce fut créée, le 3 mai 1722, à l'Hôtel de Bourgogne, par les Comédiens-Italien (de ce fait, elle est appelée aussi '*La surprise italienne*' pour la distinguer de '*La seconde surprise de l'amour*' qui, donnée aux Comédiens-Français, fut ainsi appelée '*La surprise française*'). Gianetta Rosa Benozzi, dite Silvia, interpréta le rôle de la comtesse. Flaminia assura alors, avec une vivacité que remarqua la critique, le rôle de Colombine. Arlequin, s'étant affiné depuis ses débuts, joua son rôle avec une balourdise non exempte de grâce. Luigi Riccoboni marqua certainement le rôle de Lelio, amoureux déçu, auquel il prêta des traits sombres, et qu'il rendit très vraisemblable grâce à son expérience de tragédien venu au comique malgré lui.

La pièce remporta plus qu'un succès, un triomphe. "Le Mercure" en donna un compte rendu très favorable : «*Ici, tout est naturel, et le naturel a de la grâce.*» Les registres du Théâtre-Italien indiquent qu'elle eut seize représentations.

Elle fut représentée à la Cour en 1731.

Avant "*Le jeu de l'amour et du hasard*", c'est la première pièce de Marivaux devenue un classique. Elle fut jouée sous la Révolution dans plusieurs théâtres, mais disparut pourtant de la scène pendant tout le XIXe siècle, Théophile Gautier l'estimant cependant le chef-d'œuvre de Marivaux.

En 1911, elle fut, réduite à un acte, montée à la Comédie-Française.

En 1922, à l'occasion du bicentenaire de sa création, elle fut reprise à l'Odéon et au théâtre du Vieux-Colombier.

En novembre 1938, elle retrouva, au Théâtre-Français, la mise en scène de sa version originale, sort que méritait cette œuvre capitale de Marivaux.

En 1984, Élisabeth Chailloux la monta au Théâtre des Quartiers d'Ivry.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)